

# Petite Revue du Tiers - Ordre

ET DES

## INTÉRÊTS DU CŒUR DE JÉSUS

VOL. V

MONTRÉAL, DÉCEMBRE 1888

No II

### MON DIEU, MON TOUT ! (1)

(Oraison jaculatoire familière à S. François d'Assise.)

MON DIEU, mon tout ! ô cri de notre père,  
Sois le réveil de nos cœurs endormis !  
Les cieux pourraient t'envier à la terra...  
Mais n'es-tu pas l'écho du paradis ?

MON DIEU, mon tout ! ô séraphin d'Assise,  
Qui comprendra tes paroles de feu ?  
Tu dérobas aux anges ta devise,  
En t'élançant au sein même de DIEU.

MON DIEU, mon tout ! ô parole sublime  
D'un cœur épris de l'Amour éternel !  
Sois le doux chant de l'âme qui s'abîme  
En cet amour à l'ombre de l'autel.

MON DIEU, mon tout ! ah ! que l'âme exilée  
Au Sacré-Cœur jette ce cri d'amour !  
Et le parfum du lis de la vallée  
Embaumera son pénible séjour.

MON DIEU, mon tout ! quand l'affreuse tempête  
Vient tout briser autour de notre cœur,  
Elan d'amour, que ce cœur te répète ;  
Et le bonheur naîtra de la douleur.

MON DIEU, mon tout ! qui dira ta puissance,  
O trait de feu de l'humble et doux François ?  
Sois la devise et le cri de vaillance  
De ses enfants, les hérauts de la croix.

(1) En latin : *Deus meus et omnia !* Par rescrit du 4 mai 1888, Sa Sainteté Léon XIII a daigné accorder à perpétuité une indulgence de cinquante jours chaque fois aux fidèles qui réciteront avec dévotion et d'un cœur contrit cette oraison jaculatoire. La dite indulgence est applicable aux âmes du purgatoire.

## VISITE DE LA FRATERNITÉ.

Le P. Frédéric, récollet, ancien custode de la Terre-Sainte, commencera dimanche le 25 novembre courant, la visite solennelle de la fraternité des frères du Tiers-Ordre, à Montréal.

Nous exhortons tous les membres du Tiers-Ordre à bien se pénétrer de l'importance de la visite de règle, afin de profiter de cette grâce précieuse, qui, comme toutes les grâces de choix, sont rares.

Dans tout corps bien organisé il doit y avoir une autorité qui dirige et des membres qui obéissent. Plus la direction sera éclairée et l'obéissance parfaite, meilleure sera l'action du corps. Mais pour qu'il y ait entente, il faut un lien qui rattache l'un à l'autre de manière à ce que les ordres, les réprimandes et les sages conseils de celui qui commande puissent atteindre et être compris de celui qui obéit. Dans le Tiers-Ordre, ce lien est la visite. Le maintien de l'esprit de piété, le perfectionnement des tertiaires, la régularité de la fraternité, son observation de la règle, tant dans les affaires spirituelles que temporelles, dépend de la vigilance active des supérieurs manifestée par les visites. C'est donc un temps de grâce et de réforme. Le visiteur doit être reçu par les tertiaires comme l'exercice d'une autorité paternelle. Il est pour nous un père, un consolateur, un conseiller, il faut se confier à lui et lui parler, comme si N. S. P. S. François, en personne, venait nous visiter pour nous demander ce qu'il peut faire pour amoindrir nos peines, soutenir notre faiblesse, relever notre courage, nous faire avancer plus vite dans le chemin de la perfection.

La visite est donc comme un jubilé dont le tertiaire doit prendre avantage pour se faire pardonner ses transgressions à la règle, et se retremper de l'esprit de S. François.

**EXERCICES**.—Les exercices commenceront dimanche soir, le 25 novembre courant à 7 h. P. M.; ils se termineront le samedi matin 1 décembre. La messe sera dite chaque jour à 6 h. A. M.

La règle fait un devoir aux tertiaires d'assister au moins aux cérémonies d'ouverture et de clôture.

---

LA malice de la médisance est d'autant plus grande que celle du vol, que la loi du Christ, qui est accomplie par les observances de la piété, nous engage à préférer le salut des âmes à celui du corps.  
—S. François.—*Conf. Monast.* xviii.

## L'AVENT

Avec le premier dimanche de l'Avent, commence le cycle de l'année chrétienne, ce concert magnifique de prière et d'adoration qui se renouvelle toujours, ce divin poème qui suit les pas du Christ de la crèche au Calvaire, et du Calvaire au ciel.

Cette belle économie des fêtes catholiques procure à l'âme chrétienne les joies les plus pures en même temps que les secours les plus puissants pour la vertu, et un perpétuel renouvellement de sa ferveur.

“L'Église, inspirée de Dieu, dit Bossuet, et instruite par les saints Apôtres, a tellement disposé l'année qu'on y trouve, avec la vie, avec les mystères, avec la prédication et la doctrine de Jésus-Christ, le vrai fruit de toutes ces choses dans les admirables vertus de ses serviteurs et dans les exemples de ses saints ; et enfin un mystérieux abrégé de l'Ancien et du Nouveau Testament et de toute l'histoire ecclésiastique. Par là, toutes les saisons sont fructueuses pour les chrétiens, tout y est plein de Jésus-Christ, qui est toujours admirable, selon le Prophète, et non seulement en lui-même, mais encore dans ses saints. Dans cette variété qui aboutit toute à l'unité sainte tant recommandée par Jésus-Christ, l'âme innocente et pieuse trouve, avec des plaisirs célestes, une solide nourriture et un perpétuel renouvellement de sa ferveur. Les jeûnes y sont mêlés dans les temps convenables, afin que l'âme, toujours sujette aux tentations et au péché, s'affermisse et se purifie par la pénitence.. (1)”

La première saison, le premier temps de l'année chrétienne est l'*Avent*. Ce mot sert à désigner le temps consacré par l'Église à préparer les fidèles à la grande fête de Noël, à l'anniversaire de l'*avènement* bienheureux du Sauveur en ce monde.

L'Avent comprend quatre semaines, ou, du moins, toujours quatre dimanches. Ces quatre semaines figurent les quatre mille ans pendant lesquels le monde attendit le Rédempteur. Les prières et les chants de l'Église durant ce temps expriment les gémissements de l'ancien monde, les cris de son ardente espérance vers le Libérateur promis, et aussi les soupirs d'amour qui devraient s'échapper de nos cœurs vers Celui qui, pour nous et pour notre salut, est descendu des cieux, s'est incarné, s'est fait homme. Les expressions les plus vives de ces

(1) *Oraison funèbre de la reine Marie-Thérèse.*

accents de douleur, de désir et d'amour se trouvent réunies dans les belles strophes du *Rorate cœli*, qui se chantent avec tant d'édification, dans nos églises, durant ce saint temps, et aussi dans le cantique si pieux et si populaire :

Venez, divin Messie,  
Sauvez nos jours infortunés ;  
Venez, source de vie,  
Venez, venez, venez.

L'Avent est un temps de recueillement, de pénitence et de mortification, comme l'indiquent et la couleur violette des vêtements sacrés et la cessation des chants de joie, tels que le *Gloria in excelsis*, lorsqu'on fait l'office du Temps, et l'interdiction des mariages, qui ne peuvent être célébrés, pendant l'Avent, sans une dispense particulière.

La vie chrétienne est essentiellement une vie pénitente et mortifiée, cela ressort de l'enseignement même de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Si vous ne faites pénitence, disait-il, vous périrez tous pareillement.* Il enseignait encore à ses disciples que le jeûne, joint à la prière, avait le privilège de chasser le démon de l'impureté. *Ceux qui sont à Jésus-Christ, dit saint Paul, ont crucifié leur chair avec leurs vices et leurs convoitises.* Pénétré de cette vérité, notre séraphique patriarche s'était lui-même dévoué à toutes les pratiques d'une vie pénitente ; et afin d'exciter ses frères à suivre cette voie toujours pénible et dure pour les sens, il disait que par sa propre expérience il avait appris que les démons fuyaient ceux dont la vie est pénitente et austère.

Notre glorieux père saint François entend néanmoins que nous apportions de la discrétion dans la pratique de la pénitence, et il veut que nous accordions au corps ce dont il a besoin *pour veiller sans dégoût, persévérer respectueusement dans l'oraison et ne pas murmurer en disant : Je tombe de faim, je suis impuissant à porter le fardeau de vos exercices, je ne puis plus rester debout, ni m'appliquer à la prière, ni me résoudre aux tribulations, ni faire d'autres bonnes œuvres, si vous ne satisfaites pas à mes besoins.*

Entrons dans l'esprit de la sainte Église notre mère, en ces jours de salut ; prions avec plus de recueillement ; assistons avec plus de piété à l'office divin ; honorons plus particulièrement la très sainte Vierge, cette douce mère du Rédempteur et la nôtre, *Alma Redemptoris Mater*, et l'Avent sera pour nous, comme disent les anciens livres, *un temps de renouveau, un temps de progrès spirituel, de "renouvellement de notre ferveur."*

## LE VÉNÉRABLE FRANÇOIS RAYNIER

CAPUCIN, ET

## L'ENFANT JÉSUS.

Ce fut une ancienne coutume du vénérable serviteur de Dieu, Raynier de Borgo-San-Sepolcro, de faire deux ou trois heures d'oraison après le coucher du soleil ; il se levait ensuite pour prier avant les Matines. Et lorsqu'elles étaient achevées, il priait ordinairement jusqu'au jour, et alors il recevait de Dieu plusieurs faveurs, comme e dit le procès qu'on fit de sa vie à Todi et à Gubbio. En voici plusieurs exemples.

Il était si dévot à son Sauveur enfant, qu'il était tout attendri à la seule prononciation de son Nom auguste, et au moindre souvenir qu'en avait sa mémoire. Jésus-Christ donc plein de bonté, qui donne facilement des consolations à ses amis, et aux vierges particulièrement, comme était F. Raynier, lui apparaissait souvent sous la forme d'un tout petit enfant, et enivrait son âme des délices dont les bienheureux jouissent dans le ciel.

Demeurant au couvent de Gubbio et faisant oraison dans l'église pendant la nuit de Noël, il se mit à prier le Seigneur avec soupirs et avec larmes qu'il voulût bien se montrer à lui dans la forme sous laquelle la très sainte Vierge l'avait enfanté dans l'étable de Bethléem. Dieu ne voulut pas que les soupirs et les vœux de son serviteur tussent vains. Un peu avant Matines, l'heureux F. Raynier s'étant retiré dans sa cellule pour pouvoir, avec plus de calme, se livrer à la méditation, la très glorieuse Vierge, tenant en ses bras son très-divin Fils, lui apparut tout environnée de splendeur. A cette vue, l'heureux frère sentit son âme se remplir d'une grande douceur et d'une tendresse indicible, de sorte qu'il lui semblait qu'elle se fondit comme de la cire. Il prit l'Enfant divin dans ses mains, le reposa sur sa poitrine et le serrant étroitement entre ses bras, le couvrit des baisers les plus tendres et le mouilla de ses larmes, de sorte, dit l'analiste, que son âme, toute remplie des douceurs célestes, paraissait devoir se séparer de son corps par ces baisers et ces embrassements. Après que F. Raynier eut été l'espace d'une heure dans les jouissances de ces douceurs divines, on sonna les Matines, et l'Enfant Jésus ne s'en allait pas. Il eût bien voulu d'une part jouir plus longtemps de ce bonheur ineffable, et de l'autre satisfaire à la coutume de nos constitutions qui ordonnent aux frères de venir à Matines ; dans sa perplexité il s'adressa à la B. Vierge, en lui disant : "Madame, il faut que je fasse l'obéissance, si vous voulez votre "Fils, venez-vous-en à l'église." Alors il mit l'Enfant Jésus sous son manteau, de sorte que tout le monde s'aperçut bien qu'il portait quelque chose de caché, mais on ne savait ce que c'était. Lorsque l'hebdomadier eut entonné le *Domine, labia mea aperies*, le divin Enfant s'échappa de ses mains et se remit entre les bras de sa Mère, laissant F. Raynier dans une joie de cœur et d'âme qu'on ne peut expliquer par des paroles.

Le serviteur de Dieu eut depuis tant de familiarité avec l'Enfant Jésus, qu'une autre fois, au même couvent de Gubbio, s'étant rencontré sur le soir avec le P. François de Castel-Rigone, il lui demanda avec un grand empressement s'il savait où était l'Enfant céleste. "Je ne l'ai point vu," lui répondit P. François. "Je l'ai vu, il n'y a

“ pas longtemps, répliqua F. Raynier, se promener dans le dortoir et venir à moi tout joyeux. Mais malheureux que je suis ! je l'ai perdu de vue, et je ne sais où il est allé. ” Et alors il se mit à le chercher avec tant d'inquiétude à l'exemple de l'épouse du Cantique des Cantiques, que, gémissant comme une tourterelle et tout hors de lui-même, il allait et courait même de dortoir en dortoir et dans les autres lieux du couvent, sans prononcer d'autres paroles que : Oh ! oh ! oh ! Sa vue faisait couler des larmes de tendresse à ceux qui le voyaient.

Une autre fois, pendant la nuit de Noël, au couvent de Todi, il rencontra F. Benoit de Guardeggia, laïque. Comme celui-ci vit F. Raynier aller ça et là par le dortoir avec inquiétude, il lui demanda quelle grande affaire il avait sur les bras pour être dans une si grande sollicitude. “ Je cherche, lui répondit le vénérable serviteur de Dieu hors de lui-même, mon petit Enfant (*il meo bambinello*) avec sa Mère, et jusqu'à ce que je les trouve tous deux, je n'aurai point de repos. ” Le lendemain, F. Benoit le rencontrant lui demanda s'il avait trouvé le petit Enfant qu'il cherchait la veille avec tant de soin. “ En doutes-tu, mon fils ? Oui, oui, je l'ai trouvé sur le sein de sa chère Mère, tout riant, tout joyeux. ” Ce que disant, F. Raynier, comme s'il avait tenu le petit Jésus entre ses bras, le pressait sur son sein avec de tendres embrassements, qui marquaient la joie que causait dans son cœur le souvenir des douces célestes dont il avait été comblé par la présence du petit Jésus.

D'autres fois encore, il mérita de recevoir le divin Enfant dans ses bras comme en font foi les procès pour sa béatification faits à Gubbio et à Todi.

Un jour il travaillait, au même couvent de Todi, à réparer une muraille toute ruinée, et il devait faire le fondement de la muraille d'une grosse pierre, que n'eussent pu remuer dix hommes ; il prit occasion de l'absence du frère qui lui servait de manœuvre et pria le petit Jésus de l'aider à placer cette pierre. Le divin Enfant descendit aussitôt du ciel, et avec F. Raynier la plaça comme elle devait être. L'heureux frère dit à son compagnon, qui lui demandait comment il l'avait remuée : “ Ne vous étonnez pas, mon frère, si cette pierre est à sa place, mon petit Enfant (*il meo bambinello*) et moi l'y avons placée. ”

Cette fréquente vue de l'Enfant Jésus avait allumé tant de flammes de charité dans l'âme de F. Raynier, qu'à la moindre parole qu'il entendait sur l'Enfant Jésus, il en ressentait une telle joie, qu'il ne pouvait retenir son ris, les gestes et même les tressaillements. On peut remarquer ici ce que Virginia Savelli, marquise de Cetona, déposa dans le procès de sa sainte vie, qu'étant avec lui et l'entretenant de choses spirituelles, elle lui dit qu'une religieuse de Saint-Vincent de Prato, nommée Catherine, lorsqu'elle priait la veille de Noël, avait reçu de Dieu cette grâce, qu'elle avait porté dans ses bras le petit Jésus. Aussitôt que F. Raynier sut cette merveille, il se leva de son siège et fut surpris de tant d'amour envers ce Dieu enfant que les yeux élevés au ciel et l'esprit hors de lui-même, il fut élevé bien haut de terre dans l'air, où il demeura trois quarts d'heure.

Lorsqu'on bâtissait, à Assise, notre nouveau couvent, les frères logeaient dans l'hospice et tandis que F. Raynier était à table avec eux, on sonna les cloches de la ville pour témoigner la joie qu'avaient tous les peuples pour la promotion de Sixte V au pontificat.

F. Nicolas de Trievi, laïque, prit cette occasion des cloches pour dire à F. Raynier : " Vous entendez le son de ces cloches, dites-nous de grâce ce qu'il signifie ! " F. Raynier répondit simplement : " Je n'en sais rien. — N'entendez-vous pas, lui repartit F. Nicolas, qu'elles disent en leur voix de cloches : Petit enfant le plus beau de tous. " La poudre à canon, touchée d'une mèche en feu, ne s'embrase pas plus promptement que F. Raynier s'enflamma tout entier à cette seule parole *petit enfant*, qu'on lui prononça. Il laissa son repas, se leva de table, embrassa le frère qui mangeait proche de lui, et, comme s'il eût été hors de lui-même, il fut quelque temps en silence, tout abimé dans les ardeurs de la charité.

Un jour, à Todi, il faisait oraison chez une dame de qualité et de vertu de la ville, en présence d'une image de la sainte Vierge, qui portait son fils entre ses bras, et à la vue de toute la famille de cette dame, qu'on nommait Paula Benedettoni, il fut ravi et extase l'espace d'une heure, les yeux toujours fixés sur l'Enfant Jésus, comme un témoignage assuré qu'il était la source de toutes les faveurs dont il jouissait. A son retour d'extase, il pria cette dame de conserver soigneusement cette image à cause qu'elle ressemblait fort à la Vierge sainte, comme l'avait bien considérée un homme, sans se nommer lui-même. D'où l'on peut conclure, qu'au sentiment de tous, il jouit souvent de la présence de la sainte Vierge.

(Boverius, *Annales des FF. MM. Capucins*. Mazzara, *Leggendario francescano*, agost 25.)

---

## ILLUSIONS !

Très facilement les chrétiens, même les plus zélés, même des prêtres, même les religieux et les religieuses, peuvent se faire illusion sur l'existence de leurs défauts naturels ; à plus forte raison sur leur gravité. On arrive souvent, le diable aidant en secret, à les prendre pour des qualités ; et dès lors, loin de s'en méfier, loin de les combattre comme on le devrait, on s'y attache par principe de conscience et pour ne pas manquer à son devoir.

Par exemple, on est léger : n'envisageant cette légèreté que par son côté aimable, on se persuade aisément qu'on a un heureux caractère, une humeur facile et avenante, de la vivacité d'esprit de la gaieté, de l'entrain, etc ; toutes choses très bonnes, en effet. — On est entêté : on se croit ferme, énergique dans ses résolutions ; on n'est pas comme celui-ci ou celle-là qui tourne à tout vent et change à tout propos. — On est inconstant, on prend cette inconstance pour un grand amour du bien qui nous fait aussitôt voler vers le mieux et abandonner sans amour-propre nos projets, dès que nous voyons qu'ils ne valent rien. On a un caractère passionné et impétueux :

on se voit animé d'une ardeur excellente, d'un saint zèle pour le bien, d'une vertueuse indignation contre tout ce qui est mal. — On est mou, on est faible : on se dit tout bas : comme je suis bon ! comme je suis indulgent, condescendant, facile à vivre ! quel cœur tendre ! Et ainsi de tous nos défauts naturels. *L'illusion*, voilà le principal obstacle de notre amendement.

Saint Augustin disait jadis aux fidèles d'Hippone : " Suivons le CHRIST et montons au ciel après lui, au moyen même de nos défauts et de nos mauvais penchants. Pourvu qu'on s'applique à les surmonter, pourvu qu'on les domine, on s'en fait un marchepied pour monter plus haut. Ils nous élèveront, si nous les tenons sous nos pieds ; et, par ce moyen, de nos défauts eux-mêmes nous nous faisons une échelle pour nous rapprocher de DIEU. "

Que le nombre, que la ténacité de ces défauts ne découragent donc personne ! A qui aime DIEU, tout tourne à bien. Ne nous laissons pas de combattre le vieil homme avec toutes ses misères ; car si nos mauvais penchants ne sont pas écrasés, ils nous écraseront.

Mgr DE SÉGUR.

---

## UN RÉVEILLON D'ARTISTES

Ceci se passa en 1841.

Par une froide et brumeuse soirée de décembre, le vingt-quatrième jour du dit mois.

Un homme de haute taille, appuyé sur un bâton, suivait péniblement la rue Mazarine ; ses vêtements, insuffisants pour le garantir des morsures de la bise qui, ce soir-là, soufflait avec rage, se composaient d'un pantalon d'été, d'une vieille redingote boutonnée jusqu'au menton ; un chapeau à larges bords rabattu sur son visage ne laissait voir qu'une longue barbe et de grands cheveux blancs tombant sur ses épaules voûtées. Il portait sous le bras un objet de forme oblongue enveloppé dans un mouchoir à carreaux.

Il traversa le pont et la place du Carrousel, gagna le Palais-Royal, fit le tour du jardin, s'arrêtant plusieurs fois ; puis, comme si les flots de lumière, les parfums savoureux des mets exquis, offerts aux consommateurs par des restaurateurs préparant leurs joyeux réveillons, lui eussent donné le vertige, il s'éloigna vacillant sur ses jambes et vint échouer cour des Fontaines ; là, il releva la tête, voyant de la lumière à toutes les fenêtres de cette ruche ouvrière où la vie bourdonne tenue en laisse par le travail, il s'abrita sous un auvent placé au-dessus de l'allée faisant l'angle de ce passage fréquenté, posa son bâton à portée de sa main, s'accota contre le mur, dénoua le mouchoir à carreaux qui laissa voir un violon, s'assura que les cordes de cet instrument étaient toutes à leur poste, les remonta d'une main tremblante, plia le mouchoir en quatre, le posa sous son

menton, appuya dessus le violon et commença une mélodie si triste, si discordante, que deux ou trois polissons qui s'étaient plantés devant lui se sauvèrent en disant que c'était une musique à porter le diable en terre; un chien couché non loin de là se mit à hurler, et les passants accélérèrent le pas. L'homme, découragé, s'assit tristement sur la marche de l'allée, posa son instrument sur ses genoux en murmurant : " Je ne peux plus jouer!... Mon Dieu!... mon Dieu! " et un véritable sanglot s'échappa de sa gorge.

∴

A ce moment, et par cette même allée longue et sombre, arrivaient trois jeunes gens fredonnant sur un air en vogue :

Lorsque deux élèves du Conservatoire  
Rencontrent un élève du Conservatoire,  
Cela fait trois élèves du Conservatoire  
Enchantés, ravis, bien contents de se voir  
Très loin, bien loin, fort loin dudit Conservatoire.

Ils n'aperçurent pas tout d'abord le joueur de violon; l'un le heurta du pied, l'autre renversa son chapeau et le troisième resta tout saisi en voyant se redresser et sortir de l'ombre ce grand vieillard à main fière et humble tout à la fois.

" Pardon, Monsieur!... est-ce que nous vous avons fait du mal ?

— Non," répondit le violoniste en se baissant péniblement pour ramasser son chapeau, mais un des jeunes gens le devança et le lui rendit, pendant que son camarade, avisant l'instrument, questionna : " Vous êtes musicien, Monsieur ?

— Je l'étais autrefois," soupira le pauvre homme, et deux grosses larmes descendirent lentement dans les rides profondes qui sillonnaient ses joues.

" Q'avez-vous, vous souffrez?... pouvons-nous vous venir en aide ? "

Le vieillard regarda les trois jeunes gens!... puis il leur tendit son chapeau : " Faites-moi l'aumône... je ne peux plus gagner ma vie en jouant du violon... j'ai les doigts ankylosés; ma fille se meurt de la poitrine et aussi de la misère!..."

∴

Il y avait tant de douleur dans l'accent de ce vieil homme... que les jeunes gens en furent secoués de la tête aux pieds; bien vite ils mirent la main à leur gousset et en retirèrent tout ce qu'ils possédaient! Hélas!... le premier 50 centimes!... le second 30!... et le troisième un morceau de colophane!... Total, seize sous pour soulager tant d'infortune!... C'était peu!... ils se regardèrent piteusement!...

" Amis! s'écria, tout ému, celui qui avait questionné le malheureux, un coup de collier et trois coups de cœur!... C'est un confrère!... Toi, Adolphe, prends le violon et accompagne Gustave, pendant que votre ami Charles fera la quête!..."

Aussitôt dit, aussitôt compris!... Les voilà relevant les collets de leurs paletots, ébouriffant et ramenant leurs cheveux sur les yeux!... " Maintenant de l'entraîn et de l'ensemble!... Un soir de Noël, le bon Dieu doit être dans sa stalle!

“ Il s'agit de lui soutirer un premier prix. En avant ton morceau de concours, Adolphe, pour amasser du monde !... ”

Sous les doigts exercés du jeune virtuose, le violon du pauvre résonna joyeusement, et le *Carnaval de Venise* s'égrèna avec un brio extraordinaire ; toutes les fenêtres se rouvrirent, les passants s'attroupèrent, des applaudissements éclatèrent de toutes parts, et beaucoup de pièces blanches tombèrent dans le chapeau du vieillard, placé bien en évidence sous le réverbère. Après un temps d'arrêt, le violon préluda à nouveau. “ A toi, Gustave, commanda Charles.”

Le jeune homme dénommé chanta : *Viens, gentille dame!*... avec une voix de ténor, vibrante, chaude, superbe ! Et l'auditoire ravi, criait : Bis ! bis ! bis !... Et la quête allait grossissant, la foule devenait de plus en plus compacte. Devant ce succès et cette recette, le promoteur de l'idée ajouta : “ Allons, pour finir, le trio de *Guillaume Tell!*... Adolphe, mon vieux, tout en nous accompagnant, abuse de tes notes basses pendant qu'avec ma voix, je vais barytonner de mon mieux ; toi, Gustave, mon beau ténor, quelques coups de ciel, et les alouettes vont tomber toutes rôties.”

Le trio commença !... Alors le vieillard, qui jusque-là était resté immobile, n'osant en croire ni ses yeux ni ses oreilles, craignant d'être le jouet d'un songe, se redressa de toute sa hauteur, l'œil brillant, le visage transfiguré et, saisissant son bâton, il se mit à battre la mesure avec tant de maestria que sous son impulsion les jeunes exécutants électrisèrent, enthousiasmèrent la foule, qui ne leur ménagea ni ses bravos ni son argent.

Il en tombait des fenêtres, il en sortait de toutes les poches, et Charles eut fort à faire rien que pour ramasser ce qu'on jetait en dehors du chapeau.

Le concert fini, l'attroupement se dispersa lentement.

Les jeunes gens s'approchèrent du vieillard suffoquant d'émotion !... “ Vos noms ? murmurait le pauvre homme, pour que ma fille les place dans ses prières.

— Le premier dit : Je m'appelle la Foi !

— Moi, l'Espérance, ajouta le second !

— Alors, je suis la Charité ! fit le troisième en déposant devant lui le chapeau débordant de monnaie.

— Ah ! Messieurs ! Messieurs !... sachez du moins qui vous venez d'obliger si généreusement !... Je me nomme Chappner, je suis alsacien... pendant dix ans j'ai été chef d'orchestre à Strasbourg, j'ai eu l'honneur d'y monter *Guillaume Tell!*... Hélas ! depuis que j'ai quitté mon pays, le malheur, la maladie et la misère m'ont accablé. Vous venez de me sauver la vie ! Grâce à cet argent, je pourrai retourner à Strasbourg où je s'is connu, et où l'on s'intéressera à ma fille ! L'air natal lui rendra la santé !... Vos jeunes talents que vous avez mis si simplement au service de ma misère seront bénis, je vous le dis et vous le prédis : vous serez grands parmi les grands !

— Ainsi soit-il ! ” répondirent les trois amis. Puis, se prenant par le bras, ils continuèrent leur route !!!

Braves êtres, ils ont sans doute oublié ce réveillon d'artistes où leurs âmes seules se mirent à table!...

Mais si vous êtes curieux, lecteurs, de savoir comment s'est accomplie la prédiction du vieux Chappner, je puis en commettant une grosse indiscretion, vous révéler les noms des trois élèves du Conservatoire!... dont la modestie se formalisera certainement... Tant pis!... fallait pas qu'ils y aillent!!!

Et puis, qui sait si ces lignes ne tomberont point sous les yeux de la fille du vieil Alsacien!.. Et si elle ne sera pas bien heureuse de savoir à qui elle doit la vie!

Le ténor s'appelait Gustave Roger.

Le violoniste, Adolphe Hermann.

Le quéteur, Charles Gounod.

---

## ECHOS DES FRATERNITÉS

### MONTRÉAL.

Le 26 octobre dernier, les professions suivantes ont eu lieu dans la fraternité des frères du Tiers-Ordre, dans leur église de Notre-Dame-des-Anges à Montréal :

*Ont fait profession :* Guillaume N. Schiller, frère François-de-Borgia ; Vénérand Forest, frère Damien ; Thomas Smyth, frère Gabriel ; Victor Dépatie, frère Jean-Baptiste, et Bénoni Routhier, frère François-d'Assise.

*Les frères postulants suivants ont reçu le saint habit :* Téléphore Aubin, frère François-d'Assise ; Patrick Hughes, frère François-d'Assise ; Joseph Mercier, frère Joseph ; Simon Forest, frère Simon ; Joseph Forest, frère Joseph, et Damase St-Amour, frère Joseph.

---

## CHRONIQUE

*Le chemin du ciel.*—N.-S. fit un jour voir à Ste Gertrude le chemin par où les âmes vont au ciel. Ce chemin ressemble à une planche fort étroite et un peu penchée, par laquelle on ne monte que difficilement, en sorte qu'il faut que ceux qui montent, s'aident comme des deux mains, et apportent beaucoup de vigilance et de précaution à bien tenir de part et d'autre à cette planche ; ce qui marquait qu'il faut secourir les âmes par les bonnes œuvres. Celles qui se sont rendues dignes d'être secourues par des anges, avancent beaucoup, et ont un grand avantage pour se défendre contre les attaques du démon qui, sous la forme de griffons terribles, volent à l'entour de cette planche pour empêcher les âmes de monter dans cette voie étroite du paradis. Mais elle remarqua que les religieux qui avaient vécu sous l'obéissance et sous l'assujettissement à leurs supérieurs, avaient une facilité par-

ticulière, en ce qu'il semblait qu'à leur égard, il y eut de part et d'autre des perches qui bordaient cette planche, et qui lui servaient de soutien et d'appui pour ne pas tomber, mais il y avait de certains endroits où ces perches semblaient manquer, et où le péril de la chute était grand, ce qui figurait les choses où les supérieurs négligent de conduire selon les lois de l'obéissance les personnes soumises à leurs soins. Du reste, les âmes qui s'étaient rendues exactes à se bien acquitter des devoirs de l'obéissance, portant leurs mains sur ces perches, avançaient sûrement et avaient encore la consolation d'être accompagnées des saints anges qui les aidaient, et écartaient tous les empêchements qui s'opposaient à leur passage.

*Décès du R. P. Gênevrier, S. J.*—Nous trouvons dans le *Journal des Trois-Rivières* l'annonce du décès du R. P. Gênevrier, S. J. Les tertiaires se rappelleront les belles instructions que ce bon père nous a souvent données dans notre chapelle des saints Stigmates, et prieront pour lui. R. I. P.

*Le jeûne fédéral*—Chaque année, tous les Suisses sont tenus, en vertu d'un décret lancé par la diète, en 1815, de jeûner le troisième dimanche de septembre. Ce jeûne, nommé jeûne fédéral, a été institué pour remercier Dieu d'avoir rendu à la Confédération son autonomie et son indépendance. Il est observé scrupuleusement, surtout par les protestants les plus farouches, qui refusent de reconnaître les lois du jeûne et de l'abstinence édictées par l'Eglise.

Le jeûne est observé d'une façon un peu rigoriste. On ne prend qu'une légère collation vers cinq heures du soir. C'est à peine si dans ces dernières années s'est introduit l'usage d'ajouter à ce repas frugal une tarte garnie de raisins.

Chaque année, le conseil fédéral annonce ce jeûne par une proclamation, et le conseil d'Etat de chaque canton adresse un appel particulier.

*Crémation.*—La congrégation du *Saint-Office* a été consultée sur les deux questions suivantes: 1° Est-il permis de s'affilier aux sociétés qui ont pour but de propager l'usage de la combustion des cadavres? 2° est-il permis de faire brûler son cadavre ou celui des autres?

A ces deux questions, la sacrée Congrégation a répondu *négativement*.

QUAND on se retire dans la solitude on se met à l'abri de trois sortes d'ennemis: les regards, l'ouïe, la médiance.—*S. François—Pensées II.*

Vous êtes le Seigneur Dieu infiniment saint, vous êtes le Dieu des dieux, seul capable de faire des prodiges!—*S. François—Louanges du Très-Haut.*

NOTRE sainte dame la Pauvreté, que le Seigneur se garde avec ta sœur la sainte Humilité!—*S. François—Eloge des vertus.*

O DIEU, vous êtes notre joie, notre espérance, notre allégresse, vous êtes notre justice et notre tempérance, notre force et notre prudence.—*S. François—Louanges du Très-Haut.*

## VIE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

## CHAPITRE XVIII

DERNIÈRES ANNÉES DE SAINT FRANÇOIS.—SON TESTAMENT.—  
SA MORT. (1224-1226.)

(Suite.)

Un jour que ses douleurs l'oppressaient plus cruellement encore que d'habitude, un petit frère infirmier, touché de compassion, lui dit : " Père, priez donc le Seigneur de vous traiter un peu plus doucement ! Il semble que sa main s'appesantisse trop durement sur vous.—Si je ne connaissais ta simplicité et la droiture de tes intentions, répliqua François avec une sainte indignation, j'aurais horreur de demeurer avec toi qui trouves à redire aux jugements de Dieu sur moi." Et aussitôt, rappelant toutes ses forces, il se jette sur le pavé, et le choc est si violent que ses membres endoloris en sont tout froissés. Puis, il baise la terre en s'écriant : " Seigneur, je vous rends grâces pour toutes mes souffrances. Ajoutez-en cent fois plus encore, si c'est votre bon plaisir ; car, mon unique bonheur est d'accomplir votre très sainte volonté." Le séraphique patriarche se peint tout entier dans ce mot. Aimer Dieu sans mesure, accomplir en tout sa très sainte volonté, et mettre en cela tout son bonheur : voilà la clef de sa belle vie et de sa belle mort.

Sentant que le terme de son pèlerinage approchait et que la tente de son corps allait bientôt être repliée, il réunit ses disciples autour de sa couche dans la salle du palais épiscopal ; et à l'exemple de Jacob, il étendit ses bras l'un sur l'autre en forme de croix pour bénir tous les fils de son amour. Il demanda sur quel front reposait sa main droite : " C'est sur la tête de frère Elie ", répondirent les frères.—C'est bien, reprit-il. Mon fils, je te bénis en tout et par-dessus tout ; de même que sous ta main le Très-Haut a multiplié mes enfants, de même je les bénis tous en toi. Que Dieu, le souverain seigneur de toutes choses, te bénisse dans le ciel et sur la terre ! Pour moi, je te bénis autant et plus que je ne le puis. Je conjure celui qui peut tout, de suppléer à mon impuis-

sance ; qu'il se souvienne de tes œuvres, qu'il exauce tous tes vœux, et qu'il te donne part un jour à la récompense des justes ! Dieu devait plus tard, à la dernière heure du frère Élie, se souvenir de la prière et des mérites de François mourant.

Le saint ne pouvait oublier ses chères filles de Saint-Damien ; il envoya donc à sainte Claire et à ses compagnes une dernière bénédiction avec une lettre remplie des plus touchantes exhortations. On reconnaît bien à toutes ces délicatesses de la plus exquise charité l'aimable François d'Assise, qui pouvait dire de ses enfants spirituels ce que, jeune encore, il disait des pauvres : " Je les porte tous dans mon cœur." Et l'on y voit le signe de la vraie piété ; car, c'est le propre de la religion de transformer tout ce qu'elle touche, d'élever les pensées, et de purifier, d'agrandir, de perfectionner toutes les légitimes affections, en les surnaturalisant. Après avoir ainsi appelé les faveurs du ciel sur son immense famille, il pria ses frères de le transporter à Sainte-Marie-des-Anges, lieu béni entre tous, qui était le berceau de son ordre et son séjour de prédilection ; " car, il voulut, dit saint Bonaventure, rendre le souffle de sa vie mortelle dans ce même sanctuaire où il avait reçu le souffle divin de la grâce." C'était dans les derniers jours de septembre 1226. Le saint était porté sur un brancard. Quand on fut dans la plaine, à peu près à moitié chemin entre la ville et le couvent, il demanda si l'on était vis-à-vis de l'hospice où, dans les commencements de sa conversion, il aimait tant à soigner les lépreux. Sur la réponse affirmative : " Tournez-moi, dit-il, vers la cité." Puis, se soulevant avec effort, le bras gauche appuyé sur l'un des frères, la main droite étendue vers Assise, et les yeux levés au ciel, il prononça ces paroles solennelles :

" Sois bénie de Dieu, ô cité d'Assise, parce que beaucoup d'âmes seront sauvées en toi et par toi. Le Très-Haut comptera d'innombrables serviteurs dans l'enceinte de tes murailles, et bon nombre de tes enfants seront choisis pour les tabernacles éternels. Que la paix soit avec toi !"

A toutes ces bénédications se mêle un nom plein de doux souvenirs pour saint François et pour nos lecteurs, le nom de sa grande bienfaitrice de Rome, Giacolina de Settisoli. Dès qu'il fut arrivé à la Portioncule, il dicta pour elle la lettre suivante, où il prophétise le jour de sa mort ; " Sachez, ma bien chère fille, que le Christ à jamais béni m'a révélé la fin prochaine de mes jours. Si

donc vous voulez me revoir en ce monde, partez aussitôt après la réception de cette missive, et hâtez-vous de venir à Sainte-Marie-des-Anges. Si vous arrivez plus tard que samedi, vous me trouverez mort. Apportez avec vous de l'étoffe ou plutôt un cilice, pour ensevelir mon corps, et de la cire pour ma sépulture. Je vous prie aussi d'apporter de ces pâtes que vous me faisiez prendre à Rome, quand j'étais malade..." A ces mots, il s'arrêta, comme un homme que distrait une visite inattendue ; puis il reprit : " Il est inutile d'envoyer cette lettre ; la dame de Seitisoli est en chemin." En effet, elle arriva peu de temps après avec ses deux fils, apportant avec elle tout ce que le saint désirait, selon l'ordre formel qu'un ange lui en avait donné (1).

Par une exception unique, motivée sur le dévouement de l'illustre veuve, le saint patriarche ordonna qu'on l'introduisit avec ses deux fils dans l'intérieur du monastère. Ce fut une grande consolation pour elle d'être admise à contempler le crucifié de l'Alverne, à lui prodiguer ses soins, à baiser les plaies saignantes de ses pieds et à les arroser de ses larmes : consolation que lui avait value son inépuisable charité envers les pauvres de Jésus-Christ. Dans la matinée du mercredi (30 septembre), comme elle parlait de renvoyer une partie des gens de sa suite, le malade l'en empêcha. " Ma fille, lui dit-il, attendez encore quatre jours ; et quand vous aurez rendu les derniers honneurs à ce pauvre corps, vous pourrez vous en retourner à Rome avec tout votre monde." Le conseil du saint fut pour elle un ordre auquel elle se hâta d'obtempérer.

Le lendemain 1er octobre, François fit assembler tous les religieux du couvent, les bénit de nouveau, et partagea entre tous, comme symbole d'union fraternelle, un pain qu'il avait béni d'un signe de croix. Le frère Élie, seul, dans l'excès de sa douleur, ne mangea point sa portion ; le frère Léon, la lui ayant demandée, la conserva pieusement, et les chroniques racontent qu'elle servit dans la suite à guérir une foule de malades. Tous les frères fondaient en larmes. Le séraphique père fit approcher les deux premiers-nés de ses fils, Bernard de Quintavalle et Gilles. (Pierre de Catane, le second de ses disciples, était déjà retourné à Dieu.) " Venez, mes fils bien-aimés, leur dit-il, venez que je vous bénisse avant de mourir."

(1) Bernard de Besse.

Et croisant les mains au-dessus de leurs têtes, il les bénit d'une bénédiction spéciale.

Le vendredi soir 2 octobre, le malade fit signe aux frères de s'approcher de sa couche. Chose admirable ! le corps était à toute extrémité, mais l'esprit rayonnait en sa plénitude ; et dans cette lampe qui se brisait, la lumière de l'intelligence, ferme et pure, projetait encore tout son éclat. A cette heure suprême, il dictait le testament qu'on va lire, brûlante effusion d'amour qu'il laisse tomber de ses lèvres défaillantes, œuvre magistrale où il peint lui-même à grands traits les diverses phases de sa vie. Le frère Ange de Riéti écrivait ; les autres religieux écoutaient avec un attendrissement facile à comprendre.

“ Le Seigneur m'a fait la grâce, à moi frère François, de commencer ainsi à faire pénitence. Lorsque je menais ma vie de péché, il me semblait trop amer de voir les lépreux : mais le Seigneur me conduisit au milieu d'eux, et j'exerçai la miséricorde à leur égard. Et quand je m'éloignai d'eux, ce qui m'avait paru amer se changea pour moi en douceur pour l'âme et pour le corps. Après cela, je tardai peu, et je sortis du siècle. Et le Seigneur me donna une telle foi aux églises, que je l'y adorais en toute simplicité et lui disais : Nous vous adorons, ô très-saint Seigneur Jésus, ici et dans toutes vos églises qui sont par toute la terre ; et nous vous bénissons d'avoir racheté le monde par votre sainte croix.

“ Ensuite le Seigneur me donna et me donne encore une foi si vive en ses prêtres qui vivent selon la loi de la sainte Église romaine, à cause de leur caractère, que lors même qu'ils me persécuteraient, je voudrais avoir recours à eux.” Si je rencontre des prêtres séculiers, eussé-je autant de sagesse que Salomon, et n'eussent-ils à gouverner que la plus petite des paroisses de l'univers, je ne veux pas prêcher malgré eux dans leurs églises. Je les veux respecter, aimer et honorer, eux et tous les autres, comme mes seigneurs. Et qu'on ne me parle pas de leurs péchés ; car je discerne en eux le Fils de Dieu, et comme prêtres ils sont mes maîtres. J'agis de la sorte, parce qu'en ce monde je ne vois rien qui tombe sous mes sens, de ce même très-haut Fils de Dieu, si ce n'est son corps et son sang adorables, qu'ils consacrent et reçoivent, et qu'ils ont seuls le pouvoir d'administrer aux fidèles. Je veux honorer et révéler par-dessus tout les mystères eucharistiques, et que la sainte hostie soit placée dans des ciboires et des tabernacles précieux.

“ Quant au saint nom du Seigneur et aux paroles de l'Évangile, si je les trouve en des endroits peu décents, je veux les ôter de là, et prie les autres de faire de même, pour les placer en un lieu convenable. Nous devons aussi honorer et respecter tous les théologiens et ceux qui nous dispensent le pain de la parole divine, comme étant pour nous les canaux de la vie surnaturelle.

“ Lorsque le Seigneur m'eut donné des frères, personne ne m'enseigna ce que j'avais à faire ; mais le Très-Haut lui-même me révéla que je devais vivre selon la règle du saint Évangile. Je la fis écrire brièvement et simplement, et le Saint-Père me la confirma. Ceux qui venaient pour embrasser ce genre de vie, donnaient aux pauvres tout ce qu'ils pouvaient avoir. Nous nous contentions d'une seule robe rapiécée au dedans et au dehors, au gré de chacun, en y joignant la corde et les vêtements de dessous ; et nous ne voulions rien de plus. Nous autres clercs nous disions l'office comme les autres clercs (de la sainte Église) ; les frères lais disaient le *Pater noster*. Nous établissions volontiers notre demeure dans les églises pauvres et abandonnées ; et nous étions simples et soumis à tous.

“ Je travaillais de mes mains, et je veux travailler encore ; je commande également à tous mes frères de s'appliquer à quelque travail honnête. Que ceux qui ne savent pas travailler, apprennent, non pour gagner un vil salaire, mais pour donner le bon exemple et pour fuir l'oisiveté. Si l'on ne vous donne pas le prix de votre travail, ayez recours à la table du Seigneur, en demandant l'aumône de porte en porte. Dieu m'a révélé cette salutation que nous devons employer : Le Seigneur vous donne sa paix !

“ Que les frères se gardent bien d'accepter les églises, maisons et autres constructions faites pour eux, si elles ne sont conformes à la sainte pauvreté que nous avons embrassée dans notre règle ; et après les avoir acceptées, qu'ils y demeurent toujours comme des étrangers et des voyageurs.

Je défends absolument à tous les frères, au nom de l'obéissance et quelque part où'ils se trouvent, de demander aucun privilège en cour de Rome, par eux-mêmes ou par une personne intermédiaire, soit pour une église, soit pour un lieu quelconque, soit sous prétexte de prédication ou même pour se mettre à l'abri des persécutions. S'ils n'en sont pas reçus dans un endroit, qu'ils s'en aillent

dans un autre pour y faire pénitence, avec la bénédiction de Dieu.

\* “ Je veux fermement obéir au ministre général de cette fraternité et au gardien qu’il lui plaira de me donner ; et je veux être tellement lié entre ses mains, que je ne puisse rien entreprendre sans sa permission, parce qu’il est mon maître. Bien que je sois simple et infirme, je veux pourtant avoir toujours un clerc qui me dise l’office selon les prescriptions de la règle, ou qui venille y apporter des changements ou qui ne soit pas catholique. que tous les religieux, quelque part qu’ils se rencontrent, soient tenus par obéissance de le présenter au plus proche gardien ; et que celui-ci soit également tenu de le garder nuit et jour comme un prisonnier, sans qu’il puisse échapper de ses mains, jusqu’à ce qu’il l’ait remis personnellement entre les mains du ministre général. Que le ministre soit tenu à son tour, en vertu de la sainte obéissance, de le faire conduire par des frères qui le gardent nuit et jour comme un prisonnier, jusqu’à ce qu’ils l’aient présenté au cardinal d’Ostie, qui est maître, protecteur et correcteur de cette fraternité.

“ Et que les frères ne disent pas : “ C’est là une autre règle ” ; car, ce n’est qu’un souvenir, un avertissement, une exhortation, mon testament enfin, que moi frère François, votre petit serviteur, je vous lègue à vous, mes frères bénis, afin que nous observions plus exactement la règle que nous avons solennellement embrassée. Que le ministre général, tous les autres ministres et gardiens soient tenus par obéissance de ne rien ajouter ni retrancher à la règle. Qu’ils portent toujours sur eux cet écrit joint à la règle. Et dans tous les chapitres qu’ils tiendront, après avoir lu la règle, qu’ils lisent aussi ces paroles. Je défends absolument à tous mes frères, clercs et laïcs, en vertu de l’obéissance, de faire des commentaires sur la règle et sur cet écrit, en disant : “ C’est ainsi qu’il faut les entendre.” Mais comme le Seigneur m’a fait la grâce de les dicter l’une et l’autre purement et simplement, entendez les de même purement, simplement et sans glose, et mettez-les en pratique jusqu’à la fin.

“ Et que celui qui observera ces choses soit rempli au ciel et sur la terre de la bénédiction du très-haut Père céleste, qu’il soit comblé de la bénédiction de son bien-aimé Fils et du très saint Esprit consolateur de toutes les Vertus des cieux et de tous les saints. Et moi, frère François, votre tout petit serviteur en Notre-Seigneur, je vous

confirme, autant que je le puis, au dedans et au dehors cette très sainte bénédiction. Ainsi soit-il."

Dans cette soirée si mémorable du 2 octobre, les frères ne pouvaient se lasser d'admirer cette parfaite lucidité d'esprit du séraphique père, cette patience inaltérable, cette union continuelle avec Dieu, ces touchantes exhortations qu'il murmurait encore d'une voix presque éteinte. Et si l'on se rappelle, en effet, au milieu de quelles angoisses il conservait cette fraîcheur d'idées, cette sérénité d'âme, on ne peut se défendre de partager leur admiration ; les larmes montent à la paupière, et l'on tombe à genoux, pour remercier Dieu d'avoir couronné la vie d'un tel homme par une si belle fin, et d'avoir ordonné à la mort de respecter jusqu'au dernier moment ses facultés mentales, comme il a souvent défendu contre la corruption du tombeau les corps des saints, dont le mal n'a jamais terni la virginale pureté.

Le lendemain matin, c'est-à-dire le samedi, la Vierge immaculée à laquelle François avait spécialement consacré ce jour au fameux chapitre des Nattes, lui préparait, en retour, une grâce que le chrétien est habitué à considérer comme le don par excellence et le miracle des miracles du Seigneur : la sainte communion. Ce devait être la dernière pour lui et le prélude de l'éternelle communion du ciel. Muni du pain des forts, oint de l'huile des mourants, il porta ses pensées au-delà même de la mort ; et afin que sa dépouille mortelle, son frère le corps, comme il l'appelait, tombât dans l'oubli des hommes, il désigna d'avance pour le lieu de sa sépulture la "Colline d'enfer, colline d'ignominie où l'on exécutait les criminels : tant il avait faim et soif de mépris et d'humiliations ! Et tant il était destiné à devenir en sa mort comme en sa vie la parfaite image du Verbe incarné ! Après cela, rentrant en lui-même et regardant autour de lui, il pensa que tout était prêt pour le grand voyage de l'éternité, et il demeura en repos.

Le soir, au moment où les crêtes de l'Apennin commencent à incliner leurs ombres vers la plaine, il rassembla ses disciples pour la dernière fois autour de son grabat, les consola et les bénit en leur disant : " Adieu, mes enfants !... Adieu à tous !... Je vous laisse dans la crainte du Seigneur ; demeurez-y toujours. Le temps de l'épreuve et de la tribulation n'est pas loin ! Heureux ceux qui persévéreront dans le bien qu'ils ont commencé ! Pour moi, je vais à Dieu, j'ai hâte de le voir, et je vous recommande

tous à sa grâce!" Qui nous dépeindra le ton d'affection du père et la profonde affection des fils, pendant qu'il parlait ainsi? Dès qu'il eut fini ses adieux, il oublia la terre pour ne plus penser qu'au ciel. Cependant, sur son désir, et comme pour élever plus facilement son âme vers Dieu, les frères Ange et Léon chantèrent le cantique du Soleil et de sa sœur la Mort, à laquelle ils souhaitaient ainsi la bienvenue. Puis, s'étant dépouillé de sa robe et restant couvert seulement d'un cilice, il se fit déposer sur la terre parsemée de cendres, dans la pensée que son corps allait bientôt devenir cendre et poussière, et plus encore dans l'intention de demeurer fidèle jusqu'à son dernier soupir à sa dame la Pauvreté. Les frères, saisissant son intention, lui présentèrent une tunique et une corde, qu'il revêtit avec de grands sentiments de reconnaissance. Il les pria ensuite de lui lire la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon saint Jean. Après cette lecture, il entonna lui-même et récita de sa voix mourante le psaume cxli, qui commence par un cri de détresse et finit par un cri d'espérance :

"J'ai élevé la voix pour crier vers le Seigneur; j'ai élevé la voix pour implorer son secours.

"Je verse mes prières en sa présence, et j'expose devant lui mon extrême affliction.

"Quand mon cœur se sent défaillir, vous connaissez mes voies. Ils m'ont tendu un piège en secret, dans cette voie où je marchais.

"Je considérais à ma droite et je regardais; et il n'y avait personne qui me connût. La fuite m'est fermée, et nul ne cherche à me sauver la vie.

"J'ai crié vers vous, Seigneur, et j'ai dit: Vous êtes mon espérance et mon partage dans la terre des vivants.

"Prêtez l'oreille à ma prière, parce que je suis humilié jusqu'à l'excès. Délivrez-moi de ceux qui me persécutent; car ils sont devenus plus forts que moi,

"Tirez mon âme de sa prison, afin que je puisse glorifier votre nom. Les justes attendent que vous m'accordiez l'éternelle récompense."

A ces mots, sa bouche se ferma pour toujours, et son âme s'envola dans le sein de Dieu. C'était le 3 octobre, une heure environ après le coucher du soleil, par une de ces soirées d'automne, si calmes, si embaumées, qu'on ne goûte qu'en Italie.

Quelle belle mort! Et comme elle repose le regard au

milieu de tant de scènes de barbarie qui ensanglantent la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle ! Au lieu d'effrayer, elle remplit l'âme d'une douce émotion, et nous remet involontairement en la mémoire de cette sentence de nos saints Livres : " Ici-bas, s'il n'est pas de spectacle plus navrant que la fin de l'impie, il n'en est pas de plus consolant que la fin du juste." Celle de François revêt, entre toutes, un charme incomparable. Il semble au premier abord que le fils de Bernardone ait été cueilli avant le temps comme un fruit prématuré : il venait d'entrer dans sa quarante-cinquième année ! Mais si l'on tient compte de cette maxime du Sage, qu'une vie sans tache est tout jours une longue vie, on sera obligé de reconnaître qu'il était chargé de jours et de mérites, et qu'il était un fruit mûr pour le ciel. En moins de vingt ans, en effet, il avait effacé les macérations des ascètes de la Thébaïde, les travaux des hommes apostoliques, les souffrances des martyrs. En moins de vingt ans il avait fondé trois familles religieuses, réformé les mœurs et affermi le règne de Jésus-Christ dans la plus grande partie de la chrétienté. Nul peut-être parmi les enfants des hommes n'a reçu d'en haut une vocation plus sublime ; nul n'y a mi-ux correspondu. Encore faudrait-il lui compter pour être juste avec lui, non seulement ses œuvres personnelles, mais encore celles que sa doctrine et ses exemples ont inspirées ou inspireront jusqu'au dernier des jours. Quoi qu'il en soit, il demeure (et c'est là sa prérogative spéciale), la plus parfaite image du Sauveur, soit dans sa naissance sur la paille, soit dans sa vie publique, soit dans ses souffrances sur le mont Alverne, soit même, jusqu'à un certain point, dans les merveilles qui ont suivi sa mort.

Salut, ô généreux athlète de la foi ! Salut, ô martyr d'amour, décoré de la pourpre des sacrés stigmates ! Tu es ce juste qui fleurit comme le palmier, et se multiplie comme le cèdre du Liban. Désormais tu auras une place à part dans les fastes de l'Eglise et surtout dans le cœur de tes enfants, où ta mémoire vivra de génération en génération.

FIN.

---

Lorsque mon âme sortira de mon corps, accourez au-devant d'elle, ô ma Souveraine ! recevez-la, consolez-la par votre présence, afin que la vue des démons ne la fasse point trembler.

## LE LUXE

Qu'est-ce que le luxe ? Ce n'est pas une chose, c'en est l'usage ou plutôt l'abus ; ce n'est pas la richesse, c'en est le faste ; ce n'est pas le bien-être, c'en est le raffinement et la mollesse, c'est l'excès, l'inutile ; c'est cette foule de frivolités coûteuses et qui ne servent pas, si ce n'est à nourrir ce cher et mauvais bourgeon de notre jardin, qui s'appelle vanité. Le luxe est difficile à bien saisir en général, vu l'infinie variété de ses formes. Habitué du salon, il connaît aussi la mansarde ; il s'incarne dans une étagère comme dans un ruban ; on le trouve à table, il se cache dans un bouquet de fleurs, il s'étale en bijoux... Ce qu'il y a de sûr, c'est que tout le monde le reconnaît à première vue. Qui ne l'a remarqué chez son voisin ? qui ne l'a montré du doigt dans la rue ? qui n'a soupiré en le voyant, ou ne s'en est vertueusement indigné, n'oubliant qu'une chose, le *medice, cura te ipsum !* médecin, guérissez-vous vous-même ! Ce qu'il y a de vrai, c'est que brillante épidémie, il gagne et se répand de haut en bas, des villes aux campagnes ; c'est qu'avec le plaisir et l'argent il est devenu pour beaucoup le bonheur et la vie, et comme le dernier *dicu* du siècle. Certes, il serait facile d'en tracer de piquants tableaux, de s'en égayer ; mais il faut bien le prendre au sérieux : car outre que l'Évangile n'en rit pas, que Jésus Christ n'a rien tant maudit, il est trop vrai que ses frivoles séductions ne mènent qu'à des ruines.

## I.

Ruine de l'aumône...—Oh ! nous savons que nos paroles vont à des âmes sensibles et bonnes ! à des cœurs tendres aux maux de leurs frères, souffrant avec ceux qui souffrent, et les aimant de cet amour qui presse de donner et de se donner au besoin. Nous venons leur dénoncer l'ennemi de la charité, si chère à leur bon cœur ; la charité, sublime et doux testament du Sauveur Jésus. Le luxe la tue d'abord par l'égoïsme. Que cherchent l'un et l'autre ? N'est-ce pas *soi*, toujours *soi*, *soi* plus que tout autre, *soi* plus que l'humanité, *soi* devenu comme un dieu, objet d'un culte suprême et d'une adoration portée jusqu'à la ferveur ? Que voulez-vous que la charité vienne faire chez cet idolâtre de lui-même ? Ces gens-là, comme disait quelqu'un, ne sont ni parents, ni amis, ni bienfaiteurs, ni même citoyens : ils jouissent...

(A continuer.)



## DEVOTION AU SACRE CŒUR DE JÉSUS

---

---

### LA DÉVOTION AU CŒUR DE JÉSUS (1).

La dévotion au Cœur de Jésus est devenue la grande dévotion de notre temps. Selon les désirs de N.-S., elle a pris possession des masses et aujourd'hui les chrétiens la pratiquent dans l'univers entier, ou pour avancer plus vite dans le travail de leur sanctification, ou pour trouver dans le Cœur du Sauveur un asile assuré de miséricorde et de salut.

*L'objet matériel* de cette dévotion est le Cœur de Jésus, parce que le cœur est regardé comme le siège de la vie et des affections chez l'homme.

*L'objet spirituel* de cette dévotion est la personne même du Fils de Dieu, considéré surtout comme ami de l'homme, et réclamant de lui quelque amour.

Cette dévotion établira entre Jésus et nous une amitié réelle et vivante. Or toute amitié véritable impose trois devoirs qui sont : la sympathie, la réparation, l'action com-

(1) Manuel du P. Hamon, S. J.

mune et nos trois promesses de la Ligue nous aideront efficacement à remplir ces obligations de l'amitié, comme nous le verrons plus loin.

Nous nous adressons aux hommes :

1. Parce que l'homme est le chef de la famille et que cette dévotion doit tendre surtout à régénérer la famille chrétienne.

2. Parce que l'homme est plus coupable de cette indifférence et de ce mépris dont N.-S. se plaignait si amèrement à la B. Marguerite-Marie.

3. Parce que le souverain Pontife ne cesse d'encourager et de promouvoir de toutes ses forces, les œuvres d'hommes. Le directeur du *Messenger du Sacré-Cœur* le rappelait encore dernièrement en ces termes :

“ Léon XIII a donné le mot d'ordre, *occupons nous des hommes*, par eux nous aurons la femme, les enfants, la paroisse et le pays. Il est temps de songer aux pères de famille, une seule conquête parmi eux en vaut cinq parmi leurs subordonnés ; elle est à la fois plus influente, plus solide et plus persévérante dans ses heureux résultats.”

Cette dévotion au Cœur de Jésus, tout en assurant à notre âme les avantages les plus précieux, nous donnera encore part aux promesses les plus magnifiques, et, en même temps, elle sera pour N. S. la plus douce et la seule récompense que demande son amour.

A la tendre invitation du Sauveur : “ Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes,” nous serons en droit de répondre avec saint Pierre : “ Seigneur, vous savez que je vous aime ” et que je veux vous aimer toujours.

Les frères doivent savoir renoncer aux vêtements précieux dans ce siècle, afin de porter un vêtement céleste dans le royaume de Dieu.—*S. François—1re Règl. des PP. Min.*

Il y a un hameçon caché dans l'appât de l'amour du monde ; parce que l'amour des choses du monde produit toujours un grand nombre de fruits amers.—*S. François.—Oracl. et Sent. xxx.*

Il y a une sorte de commerce entre le monde et nos frères ! ils doivent donner au monde le bon exemple, et le monde en retour doit leur donner de quoi pourvoir à leurs besoins.—*S. François.—Conf. Monast. v.*

CEUX-LA sont vraiment pacifiques qui, dans tout ce qu'ils souffrent en ce siècle pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, conservent la paix de l'esprit et du cœur.—*S. François.—Opusc. Div. n. 14.*

## APOSTOLAT DE LA PRIÈRE

## LIGUE DU CŒUR DE JÉSUS.

*La Ligue des hommes* étant une branche de l'*Apostolat de la prière*, il nous importe de bien savoir ce qu'est cette grande association. Or voici l'explication qu'en donne le Manuel :

“ L'*Apostolat de la prière* est une ligue de zèle et de prière en union avec le Sacré-Cœur.

“ Elle se nomme l'*Apostolat*, parce qu'elle a pour but de faire de tous les chrétiens de vrais apôtres, en excitant partout l'ardeur pour la gloire divine et le salut des âmes.

“ C'est l'*Apostolat de la prière*, car la prière est le moyen principal qu'elle met en œuvre.

“ C'est la *Ligue du Cœur de Jésus*, parce que les associés s'unissent par une consécration quotidienne à ce Cœur divin, source du zèle et modèle parfait de la prière.

“ Les conditions d'admission dans l'*Apostolat* sont : 1° d'être inscrit sur le registre d'une paroisse ou d'une association agrégée ; 2° de recevoir un billet d'admission.

“ La pratique essentielle de l'*Apostolat* consiste à joindre à la prière du matin l'offrande des prières, des œuvres et des souffrances de la journée, aux intentions pour lesquelles N.-S. s'offre lui-même sur l'autel.

“ Cela suffit pour participer aux indulgences et aux autres avantages de l'*Apostolat*.” — (Manuel de l'*Apost.* 20ème édit., p. 13 et 21.)

Voilà donc quelle fut à l'origine et quelle est encore l'idée primitive de l'*Apostolat de la prière*. C'est ce que l'on nomme le 1er degré de l'association.

Mais avec la largeur de vues qu'il puisait dans le Cœur de Jésus, le P. Ramière, le fondateur de l'*Apostolat* s'appropriait ensuite successivement d'autres œuvres et d'autres pratiques qui toutes, avaient pour but l'esprit de prière et de réparation, et pour objet la dévotion aux Cœurs de Jésus et de Marie. Ce fut ainsi que le *Rosaire vivant* devint le 2ème degré de l'*Apostolat* et la *communion réparatrice* une fois le mois, forma le 3ème degré.

Donc l'*Apostolat* comprend trois degrés :

Offrande des actions au Cœur de Jésus.....(1er degré)  
 Rosaire vivant.....(2ème degré)  
 Communion réparatrice.....(3ème degré)

Ce sont les trois branches principales de cet arbre de vie. Mais à ces branches se sont rattachés d'autres rameaux qui tous participent à la sève de l'arbre et augmentent sa vigueur et sa beauté. Ces œuvres annexes sont : la Milice du Pape, — la Garde d'honneur, — l'Heure sainte, — la Ligue des enfants, — *la Ligue des hommes* et autres associations semblables qui, tout en ayant pour but la dévotion au Cœur de Jésus, s'adressent à des catégories spéciales et demandent des promesses et des pratiques distinctes, en rapport avec leurs besoins.

*La Ligue des hommes* appartient au 1er degré de l'Apostolat, parce que notre *première pratique* est, après la prière du matin, de consacrer nos actions de la journée au Cœur de Jésus.

Les souverains pontifes Pie IX et Léon XIII ont enrichi l'Apostolat de nombreuses indulgences.

40,000 paroisses, communautés ou associations s'y sont enrôlées.

La société compte aujourd'hui plus de 15 millions de membres, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus saint et de plus priant sur la terre.

C'est la grande armée de N.-S. qui veut lui rendre amour pour amour, réparer les outrages qu'il reçoit et propager partout son règne dans le monde.

---

## LIGUE DU CŒUR DE JÉSUS

POUR LES HOMMES.

### § I

Pour répondre aux invitations réitérées des souverains pontifes Pie IX et Léon XIII, de s'occuper des hommes d'une manière spéciale, un religieux de la compagnie de Jésus en Canada, songea en 1884 à former, au sein de l'Apostolat de la prière, une association distincte pour les hommes. Il soumit son projet au directeur général de l'Apostolat, le R. P. Régault, qui daigna l'approuver en ces termes :

“ MON RÉVÉREND PÈRE, P. C.,

“ L'idée de votre Ligue me paraît excellente. Elle peut très bien former selon vos désirs, *une branche spéciale*

“ de l’Apostolat de la prière, pourvu qu’on observe les conditions qui sont indispensables pour la validité de l’admission et pour le gain des indulgences. Or ces conditions sont :

“ 1. D’inscrire les noms des membres sur le registre de la Ligue conservé dans la paroisse.

“ 2. De remettre à chaque ligueur une feuille d’admission. Cette feuille d’admission peut être la feuille même explicative de la Ligue, à la fin de laquelle on ajoute par exemple ces lignes :

“ M..... a été reçu dans la Ligue du Cœur de Jésus, le ..... 18.....”

“ 3. Il faut que les paroisses où l’on établit la Ligue soient agrégées par un diplôme à l’Apostolat de la prière

“ Dès que la paroisse est agrégée, ou du moins dès que cela vous sera possible, il faut que vous transmettiez le nom, avec la date de l’agrégation, au directeur supérieur de la région.

“ Il est bien entendu que, partout où la paroisse est déjà agrégée, vous pourrez y organiser votre Ligue sans nouveau diplôme pour la paroisse.

“ Quant aux autres détails de la feuille imprimée, insignes, organisation de conseils, etc., j’approuve tout de grand cœur, en vous priant de nous envoyer de temps en temps des nouvelles.

“ J’ajoute, en terminant, que je vous autorise bien volontiers à contresigner les diplômes avec ce titre : “ Directeur spécial de la Ligue du Cœur de Jésus pour les hommes au Canada et aux États-Unis.

“ En union de vos SS. sacrifices, etc.,

“ R. V. Servus in Christo,

“ E. RÉGNAULT, S. J.

“ Directeur général de l’Apostolat de la prière,  
“ Ligue du Cœur de Jésus.

“ Toulouse, le 31 décembre 1884.”

## § II

### HISTOIRE DE LA LIGUE.

La première Ligue du Cœur de Jésus pour les hommes fut fondée à Saint-Henri de Montréal, avec 500 membres.

Bientôt, cinq autres grandes paroisses de la ville, Saint-Jean-Baptiste, le Sacré-Cœur, Saint-Joseph, Hochelaga et Sainte-Brigitte, joignirent l'association et portèrent son effectif à plus de 4000 hommes dans la ville de Montréal.

Le saint archevêque de Martianopolis, Mgr Ignace Bourget, et le titulaire de Montréal, Mgr Ed.-Chs Fabre, si connu par son zèle pour les œuvres d'hommes, bénirent avec amour le berceau de la Ligue, et bientôt une circonstance lui fournit l'occasion de faire une première et solennelle apparition devant la catholique population de Montréal.

Cette ville avait l'honneur de posséder un représentant du Saint-Siège, Mgr Smeulders, délégué apostolique en Canada. Il accepta volontiers de présider à une grande assemblée de la Ligue dans l'église du Gesù, la première dédiée ici au Cœur de N.-S. Le 28 juin 1884, 3,000 ligueurs, le drapeau du Sacré-Cœur à leur tête, l'insigne de N.-S. sur la poitrine, vinrent solennellement se consacrer au Cœur de Jésus.

Grâce à l'encouragement bienveillant que lui donna l'épiscopat canadien, la Ligue fut établie dans presque tous les diocèses de la province de Québec, et à la fin de l'année 1887, elle comptait en Canada 25 paroisses avec un effectif de 10,000 membres.

Dans les Etats-Unis limitrophes de la province de Québec, se trouvent un grand nombre de Canadiens employés dans les fabriques ou dans les divers corps de métier. Groupés en paroisses florissantes, avec des prêtres canadiens à leur tête, des couvents ou des écoles paroissiales, en un mot tout ce qu'il faut pour garder leur religion et leur langue, ces Canadiens forment déjà au sein de la grande république américaine une force catholique imposante, pleine de foi, d'énergie et de dévouement (1). Il y a là un vaste champ apostolique qui donne déjà et qui promet de donner dans l'avenir, de magnifiques moissons de salut.

En 1884, le père E. Hamon, S. J., commença à prêcher la Ligue des hommes, au sein de ces populations canadiennes. Etablie d'abord à Holyoke (Mass.) en 1884 avec 450 membres, elle se répandit rapidement dans les paroisses du diocèse de Springfield, puis elle gagna les

(1) Sur 1,184,000 catholiques dans la Nouvelle-Angleterre et le nord de l'Etat de New-York, les Canadiens comptent pour plus de 300,000, soit à peu près un tiers de la population catholique totale.

autres diocèses de l'Est et bientôt la plupart des centres canadiens de la Nouvelle-Angleterre seront, nous l'espérons, enrôlés dans la Ligue du Cœur de Jésus.

Elle est allée planter des rejetons jusque dans l'Ouest, au Michigan et dans le Minnésota.

Commencée en 1884, la Ligue compte à la fin de 1887, 64 centres et plus de 22,000 membres.

Puisse le Cœur de Jésus continuer de bénir cette œuvre d'hommes entreprise pour sa plus grande gloire. Qu'il la fasse s'étendre et prospérer de plus en plus afin qu'elle soit la régénération des familles, la consolation des bons, le moyen doux et efficace de ramener à N.-S. ceux qui auraient eu le malheur de l'oublier, et de les garder fidèles jusqu'au bout à ce Cœur divin qui a tant aimé les hommes.

---

## LE CANADA

PAYS CONSACRÉ AU DIVIN COEUR.

---

### DERNIÈRE PARTIE

(Suite et fin.)

#### II

#### LES CANADIENS FRANÇAIS

A la suite des pieux récits du missionnaire, nos associés ne liront pas avec moins de satisfaction un intéressant article du *Catholic World*. La *Semaine religieuse* de Montréal (Canada) l'a reproduit et nous en publions de larges extraits, qui démontrent ce que pourraient devenir nos colonies françaises sous le souffle de la *civilisation catholique* et sous l'inspiration des vieilles mœurs de la *France chrétienne*. Nous laissons la parole au journal américain anglais.

« Lorsque Louisbourg tomba aux mains des Anglais en 1758, les Français étaient seulement 60,000; ils sont maintenant un million et demi dans le seul Canada. Ce grand accroissement naturel de la population dans une si courte période cesse d'étonner, quand on réfléchit que les familles des Canadiens français sont en moyenne com-

posées de *neuf enfants*, et que celles où il y en a *douze* ou même *dix-huit* ne sont pas rares.

“ Il n’y a pas eu d’émigration française qui vaille la peine d’en parler, dans le Bas-Canada, depuis la conquête de l’Angleterre, mais il y a eu un courant constant d’émigration de Canadiens français aux États-Unis. Des avocats distingués du rapatriement, tels que J.-A. Champleau, sénateur Trudel, Charles Thibault, affirment qu’il y a, dans les États de l’Est seuls, six cent mille Canadiens français.

“ On peut donc affirmer que les soixante mille Français de 1758 sont aujourd’hui 2,000,000 dont 1,500,000 habitent le Canada. En outre, si rien d’extraordinaire n’arrive, et s’ils transmettent à leurs enfants les grandes qualités morales et physiques qu’ils ont reçues de leurs ancêtres, l’an deux mille de Notre-Seigneur, les Canadiens français seront vingt-cinq millions.

“ Excepté les changements produits par leur entourage, les Canadiens français sont les mêmes qu’étaient leurs ancêtres normands et bretons, il y a trois cents ans, aussi braves, aussi religieux, aussi simples, aussi industriels et croyants en Dieu. Dans les villes comme Montréal et Québec, on trouve les vices inhérents aux villes, mais dans les districts ruraux, sur les bords du Saint-Laurent, ces vices sont inconnus.

“ Quant au travail, aucun mortel ne travaille plus longtemps et avec plus d’ardeur que le Canadien français. Peu de fermes sont hypothéquées ; leur nourriture est frugale, mais saine ; ils ont de belles églises dans tout le pays, qu’ils ont élevées eux-mêmes à la gloire de Dieu. J’étais en pension, il y a quelques années, près de Saint-Marc, sur la rivière Richelieu, chez un riche fermier qui est un vrai type de cette race. Il avait neuf enfants qui tous travaillaient, d’un côté ou de l’autre, dans la maison ou sur la ferme de deux cents acres. Ils étaient les plus heureuses créatures vivantes et les plus pieuses. Les *vieux chants bretons* étaient chantés dans cette maison, et le *rosaire* était dit à une heure réglée par la famille assemblée, les serviteurs compris. Les filles parlaient le plus pur français, qu’elles avaient appris à la vieille Ville-Marie, et jouaient des *airs normands* sur le piano. Ils allaient tous à la messe dans la vaste voiture de famille le dimanche et les jours de fête, et tous étaient de la *congrégation de la Vierge*. Des observateurs comme Joakim Miller, qui se sont donné quelques peines pour étudier

les Canadiens français, ont été enchantés d'eux et de leur pays. Les qualités morales d'un peuple, disent les savants, se révèlent sur leurs traits.

“ S'il en est ainsi, en voyant Québec, qui est la ville la plus purement française du continent, leurs qualités morales ne peuvent être que bonnes. Les visiteurs de France admettent que leur beau langage n'a rien perdu sur les bords du Saint-Laurent, qu'il a même acquis une vigueur littéraire, ainsi que Garneau, Bourinot, Fréchette, Benjamin Sulte et bien d'autres le prouvent par leurs écrits, — écrits donnés au monde par les *Canadiens français*, tandis que les *Américains anglais* n'ont pas encore produit un seul auteur éminent.

“ Le français des journaux canadiens est tout aussi pur que le français des journaux parisiens, pendant que les habitants des superbes maisons de la rue Saint-Denis, à Montréal, parlent la langue de Corneille et de Racine aussi correctement et aussi harmonieusement que les habitants du faubourg Saint-Germain. Le plus illustre poète du Canada est le canadien français Fréchette; le plus grand orateur canadien français, J. A. Chapleau.

“ Les Canadiens français ont une université à eux, et de nombreux collèges et écoles où sont enseignées les plus hautes branches de l'enseignement, et, quoique sous certains rapports ils soient en arrière de leurs compatriotes d'origine anglaise, sous d'autres ils leur sont supérieurs. Indubitablement ils les surpassent dans la littérature et dans les arts, mais ils leur sont inférieurs dans l'éducation technique.

“ Les prêtres français de la province de Québec, spécialement dans les districts, sont ce qu'étaient les prêtres français de Bretagne, il y a deux cents ans, et sont aujourd'hui les pères de leur peuple. Plusieurs d'entre eux appartiennent aux vieilles familles de la province. Il y en a bien peu parmi eux qui ne puissent bien parler trois langues, ou même plus. On doit avouer qu'ils ne sont pas un clergé *fashionable*, car leurs vêtements ont une coupe provinciale et peut-être même rustique, mais ils paraissent satisfaire leur peuple, qui les aime et les honore. Il est vrai aussi que quelque-uns d'entre eux se mêlent de temps en temps de la politique. Quand cela arrive, c'est Voltaire et Rousseau qu'ils combattent sous la forme de quelque rejetons des politiciens de Montréal qui, après avoir visité la France, rapportent avec eux le scepticisme de Paris. Il est assez naturel que les prêtres

n'aiment pas cela. Ce serait étrange s'il en était autrement, et plus étrange encore si, comme prêtres catholiques ils négligeaient de s'opposer aux hommes qui combattent la religion sous prétexte de politique.

“ La vie des prêtres canadiens français n'est pas une vie facile. Les paroisses ont souvent cent milles carrés d'étendue, et ils doivent célébrer la messe, en un jour, dans les localités séparées de trente milles. Ils ont à travailler comme le peuple, dont, selon le jargon des philosophes, ils sont issus.

“ La société canadienne française est donc dans de bonnes conditions. Les chefs ont l'esprit et la culture de leurs ancêtres avant que la corruption d'une cour débauchée et les enseignements des encyclopédistes les eussent pervertis, et conduits à cette révolution dans laquelle la France se débat encore. Tous les signes du temps indiquent, dans un avenir prochain, la création d'un État français indépendant, ayant le noble fleuve Saint-Laurent pour principale artère commerciale, et la ville de Montréal pour capitale.”

Ainsi s'exprime le journal américain anglais des États-Unis. Français, nous ne pouvons qu'applaudir à ces éloges mérités, et nous saluons avec bonheur ces espérances d'un grand État français en train de se former dans l'Amérique du Nord. Ce fut le rêve de nos pères; aussi avaient-ils appelé le Canada : *Nouvelle-France*.

Daignent les divins Cœurs de JÉSUS et de MARIE conserver toujours à la France canadienne ses vieilles traditions de foi, d'honneur, de travail que lui ont léguées nos pieux ancêtres! Puisse-t-elle de mieux en mieux réaliser la noble devise que Jacques-Cartier, en abordant sur ces terres, inscrivait sur une croix, au nom de sa patrie :

“—La France veut régner avec le Christ sur ces plages du nouveau monde !” —*Messenger du Cœur de Jésus*.

MARIE est un abîme profond de bonté; la miséricorde de Jésus-Christ son Fils est aussi un abîme d'une profondeur infinie. Lorsque Marie prie son Fils pour nous, on peut donc dire à juste raison que “ l'abîme invoque l'abîme.—*S. Bonaventure*.

COMME la cire se dissipe à l'approche du feu, et que la poussière se disperse soulevée par le vent, ainsi l'armée entière des esprits mauvais se disperse à la simple invocation du nom de Marie.

—*S. François—Pensées 14.*